



JUIFS D'ALGÉRIE, LA MÉMOIRE EN SILENCE

Texte : Boualem Sansal

À l'occasion de l'exposition «Juifs d'Algérie», jusqu'au 27 janvier 2013 au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, à Paris, Boualem Sansal, lauréat du prix du Roman-News Publicis-drugstore Stiletto pour son roman *Rue Darwin* (Gallimard), revient sur la présence de ceux qu'ils a connus et dont il célèbre la mémoire oubliée.

Nos meilleurs souvenirs sont devant nous. Ils nous attendent quelque part sur le chemin de la vie, prêts à nous apprendre beaucoup sur nous-mêmes. Mais les souvenirs ont leur temps, ils sont exigeants, ils ne nous parlent que lorsque nous sommes au mieux de notre attention, il faut aussi que nous ayons suffisamment appris de l'existence pour les entendre, pas seulement les grandes épreuves et les malheurs irréparables mais les choses de tous les jours, les petits plaisirs volés au hasard et les contrariétés quotidiennes qui font le cours de la vie et nous apprennent la modestie et la patience, et ce que tolérance veut dire. Sans cela, les souvenirs sont des images jaunies qui encombrent la mémoire comme les vieux cartons s'entassent dans nos caves et nos greniers. Il faut vivre dans le bonheur et l'insouciance pour trouver du charme aux choses du passé. Dans la souffrance et la difficulté, nous y voyons les avanies que le sort a accumulées sur notre chemin vers la réalisation, nous y trouvons les fautes commises par d'autres et attachées à nos pieds comme des boulets de forçat. Visiter sa mémoire, c'est cela aussi, ce travail de juge qui pèse et classe, à notre détriment et à notre avantage.

L'homme est ainsi, il croit avancer en oubliant, en cachant, en se reniant. Son passé l'encombre et ses vieilles amours lui font honte.

«Avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois», annonçait Jésus à son disciple préféré, Pierre l'oublious et faible en calcul. Dans nos mémoires, il y a des tiroirs que nous n'ouvrons jamais. Les pays comme les hommes ont les leurs qu'ils cachent si bien, et des cimetières livrés aux ronces ceints de hautes clôtures qu'ils ne visitent jamais. Et un jour, quand je ne sais quel mal les prend, ils envoient les bulldozers à la charge comme on envoie la police chasser des squatteurs. À cette échelle, les destructions ne sont pas rattrapables, on peut parler de champs de ruines d'où sourdent des douleurs débilitantes. On croirait que les peuples ont besoin de telles mutilations pour se sentir exister, intègres, complets, fiers.

L'Algérie contemporaine, née dans la tricherie et la violence, est riche de ces vilaines cicatrices qu'elle porte comme les tribus primitives portaient leurs scarifications, d'autant plus fièrement qu'elles sont profondes et inspirent l'effroi. Nous ne ferons pas le procès du régime, il est déjà un cadavre, il reste à le dissoudre dans la chaux pour empêcher qu'il revienne nous ennuyer, et puis les motifs politiques sont des considérations de courte vue, ces mutilations ont des raisons profondes, psychologiques, religieuses, que sais-je.

L'une d'elles est la négation de la composante juive de l'identité algérienne, négation poussée si loin et si obstinément que l'histoire réelle en est ébranlée, la voilà en ces jours calamiteux de printemps raté qui doute d'elle-même et de ses vérités imprescriptibles et décrète crânement que la soumission est la plus sainte des libertés et la trahison un acte de foi incomparable. On comprend que les origines lointaines soient ignorées, ce sont les conquérants qui décident de notre date et lieu de naissance et depuis l'arrivée des Phéniciens sur nos côtes, il y

a 2 500 ans, ce pays n'a jamais, pas un jour, manqué de maîtres venus d'ailleurs, chacun avec son histoire et sa vision totalitaire du futur. On ne comprend pas cependant que l'histoire contemporaine, qu'ont vécue nos parents et nos frères aînés, il n'y a pas loin, soit elle aussi à ce point ignorée ou pire reconnue du bout des lèvres pour être mieux démontée et rejetée. La propagande, le lavage de cerveau, le matraquage, peuvent beaucoup mais pas cela, personne ne peut oublier la porte de sa maison. Il y a un travail à faire et il faut le prendre par le commencement. Un jour, quand la vigilance des maîtres sera endormie, on leur projettera le vrai film, ils verront l'arrivée sous un soleil de plomb des premières tribus juives, chassées de leur vieux pays par le Babylonien Nabuchodonosor, puis l'arrivée de la deuxième vague, douze siècles plus tard, chassées de leur pays par le romain Titus. On les verra s'installer ici et là, sous le regard étonné des Berbères, un peuple antédiluvien qui s'était donné un nom somptueux, les Imazighen, qui veut dire les «Hommes libres». Puis à grandes fresques, on déroulera leur geste commune durant l'époque antique, la Numidie et ses rois si ardents, les révoltes incroyables pour s'affranchir de Rome, puis l'invasion arabe des Omeyyades que la reine Kahina (mot tiré du grec *karina*, ou de l'hébreu *cohen*, ou de l'arabe *kahina*, «la sorcière», on ne sait) a réussi, en ralliant sous son emblème toutes les tribus berbères et juives des Aurès, à contenir cinq longues années, puis la lente et inexorable intégration de ces vieux peuples rebelles dans la civilisation arabo-musulmane naissante, puis dans la brillante et brutale civilisation ottomane, et après cela encore dans la formidable civilisation occidentale. Ils ont plié, ils ont composé, ils se sont retranchés dans le silence, mais ils n'ont pas disparu, ils n'ont pas abdiqué, tout au long des siècles ils sont restés eux-mêmes, des Berbères et des Juifs. Ils n'ont pas eu la partie facile, ils ne se sont pas battus contre des tribus qui venaient les razzier et les asservir, ils pouvaient résister longtemps et même l'emporter, ils se sont battus contre des civilisations au fait de leur gloire et de leurs prétentions, la romaine, l'arabo-musulmane, l'ottomane, l'euro-péenne. Dans l'affaire, ils ne luttaient pas seulement pour la liberté, ils luttaient pour ce qui était l'essence même de leur être, leur culture, leur art de vivre, leur vision du monde, ils se battaient pour cette chose insaisissable et unique qui faisaient d'eux des Berbères, des Juifs. Quel plus juste combat que celui-là, la préservation du mystère qui nous a engendrés.

Mais l'histoire qui leur avait confectionné un destin commun les divisa, et c'est cela, peut-être, qui explique les haines actuelles. Une première fois quand les berbères se convertirent à l'islam et abandonnèrent leurs vieux et inséparables voisins juifs à la triste et honteuse condition de dhimmis ou à la douleur de l'exode sans retour. Une deuxième fois lorsque les Juifs acceptèrent le statut de français à part entière qui les éloigna de leurs vieux et inséparables voisins berbères, ravalés à leur tour à la triste et honteuse condition d'indigènes condamnés à la misère ou à l'exode. On parle d'une troisième fois, quand au moment de l'indépendance de l'Algérie, les Juifs furent chassés du pays, alors que beaucoup d'entre eux, effrayés par l'état de misère dans lequel la puissance coloniale avait jeté leurs vieux amis, rejoignirent le mouvement indépendantiste algérien. Mais cela est la grande histoire, on la trouve dans les livres, on la raconte dans les colloques. Il y a mieux, plus fort, plus instructif, c'est la petite histoire, l'histoire des gens. Et celle-là, elle est partout, dans la rue, chez les voisins, dans les usages et les mots de tous les jours. La grande histoire nous parle de deux peuples amis qui ont fait un long chemin ensemble, plus de deux mille ans, qui ont guerroyé contre les mêmes envahisseurs, et qui, manquant à l'amitié, se sont tournés le dos et se sont séparés, enrôlés par les uns et par les autres. La petite histoire nous parle de deux communautés amies qui ont fait un long chemin ensemble, qui ont tout si bien partagé, les bonheurs comme les malheurs, les recettes comme les petits secrets, les blagues comme les contes, qu'ils ont fini par se ressembler au point de ne faire qu'un, le peuple algérien. Et malheur pour lui, ce peuple qui a su si bien s'unir a fait ce qu'il y a de pire, il s'est désuni.

C'est tout un monde qui a cessé d'exister. Maintenant que la mémoire se vide comme un seau troué, il nous reste au fond du cœur une tristesse qui ne ressemble à aucune autre : la tristesse du vide.

Exposition « Juifs d'Algérie », jusqu'au 27 janvier 2013 au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, 71 rue du Temple, Paris 3^e. www.mahj.org



© Photographe Collection particulière / DR

Simon Rappoport, aumônier israélite, avec des zouaves originaires d'Algérie, Verdun, 1916.

On the occasion of the "Juifs d'Algérie" (Jews of Algeria) exhibition running until January 27, 2013 at the Musée d'art et d'histoire du Judaïsme in Paris, Boualem Sansal, winner of the Roman-News Publicisdrugstore Stiletto prize for his novel Rue Darwin (Gallimard), looks back at the presence of the people he knew and lauds a memory that has been forgotten.

*O*ur finest memories lie ahead of us. They are waiting somewhere on the path of life, ready to teach us much about ourselves. But memories have their own time, they are demanding and only speak up when we are paying the closest attention. Equally, we have to have learnt enough about existence to hear what they say, not only the ordeals in life or irreparable sorrows, but everyday agendas, small pleasures stolen at random and the daily tribulations running through life that teach us modesty and patience, and the meaning of tolerance. Any other way, memories turn into yellowed images that clutter up the memory like old boxes that pile up in our basements and lofts. You have to live in happiness and insouciance to find the charm of what lies in the past. In suffering and difficulty, we see the humiliations that fate has amassed along the road to achievement, we see the faults committed by others and tied to our feet like a convict's ball and chain. Visiting our memory is all that as well. The work of a judge, weighing and classifying, to our detriment and to our advantage.

That is the way man is. He thinks he is moving forward by forgetting, by hiding, by denying. His past is clutter, his old loves are a source of shame. "Before the cock crows twice, thou shall have denied me three times," said Jesus to his preferred disciple, Peter the forgetful who could not count. In our memories, there are drawers that we never open. Countries, like men, have theirs that they hide so well, like cemeteries overgrown by brambles and encircled by high fences that they never visit. And one day, when whatever kind of misfortune befalls them, they send in the bulldozers the way police are sent in to evict squatters. On this scale, the destruction cannot be put right, we can but talk of fields of ruins numbed by debilitating pain.

You might think that peoples needed such mutilations in order to feel they exist whole, complete and proud.

Contemporary Algeria, born out of deceit and violence, is awash with these ugly scars it bears the way primitive tribes wore their scarifications, all the more proudly so in that they run deep and inspire terror. Let us not put the regime on trial, it is already a dead body. It now needs to be dissolved in lime to keep it from coming back and troubling us. Political motives are considerations with a short-term view, but these mutilations have deep, psychological and religious reasons, for all I know.

One of them is the negation of the Jewish component of Algerian identity, a negation pushed so far and with such obstinacy that real history has felt the tremors. It was there in those calamitous days of a disastrous Spring, doubting itself and its indefeasible truths, gallantly decreeing that submission is the holiest of liberties and treason an incomparable act of faith. That these distant origins be ignored is understandable, the conquerors are



© El Medioni

Maurice El Medioni (à gauche) jouant dans l'orchestre Ben Daoud, Oran, années 1950.

the ones who decide upon our date and place of birth. Since the arrival of the Phoenicians some 2,500 years ago, the country has never once been rid of masters from foreign lands, each with his history and totalitarian vision of the future. What cannot be understood, though, is how contemporary history, one that our relations and elder brethren lived through not so long ago, has also been so badly ignored. Or worse still, reluctantly acknowledged in order to be shot down and rejected all the more forcefully. Propaganda, brainwashing and hype can do much, but not that much. No-one can ever forget the door of their home.

There is work to be done and it must start at the beginning. One day, when the masters drop their guard, the real film will be screened. Then we will see the first Jewish tribes arriving under a blazing sun, cast out of their old country by the Babylonian Nebuchadnezzar, followed by the arrival of the second wave, twelve centuries later, expelled from their homeland by the Roman emperor Titus. They will be seen settling here and there, under the astonished gaze of the Berbers, as an antediluvian people who gave themselves the sumptuous name of Imazighen, meaning Free Men. Then in a series of grand frescoes, we will roll out their shared evolution through ancient times, Numidia and its zealous kings, the incredible revolts to be free from Rome, then the Arabian Umayyad invasion that queen Kahina (from the Greek karina, or the Hebrew cohen or the Arabic kahina meaning "witch", who knows...) successfully contained for five long years by rallying under her banner all the Berber and Jewish tribes of the Aurès region. Then the slow and inexorable integration of these rebellious ancient peoples into the nascent Arab civilization, then into the brilliant and brutal Ottoman civilization, and finally into formidable western civilization.

They folded, they composed and they entrenched themselves in silence, but they did not disappear. They did not abdicate but stayed who they were through the centuries, Berbers and Jews. It was no easy task, they did not fight against tribes who came to raid or to enslave them, they could resist for long periods and even win the day. Rather, they fought against civilizations at the peak of their glory and pretensions: Roman, Arab, Ottoman, European. Throughout the whole business, they were fighting not only for freedom, but also for what

was the very essence of their being, their culture, their art of living and their vision of the world. They were fighting for that intangible and unique element that made them Berbers and Jews. Could any struggle be more just than the preservation of the mystery that brought us into being?

But history, which tailored a common destiny, divided them and it is this, perhaps, that explains today's hatred. A first time, when the Berbers converted to Islam and abandoned their old and inseparable Jewish neighbors to the wretched and shameful condition of dhimmis or the pain of an exodus with no return. A second time, when the Jews accepted French status in its own right, which distanced them from their old and inseparable Berber neighbors, reduced in turn to the wretched and shameful condition of natives condemned to misery or exodus. There is also talk of a third time, when as Algeria gained independence, the Jews were driven from the country, even though many of them, alarmed at the state of misery into which the colonial power had cast their old friends, joined the Algerian independence movement. But that is historical narrative, the one you find in books, the one talked about at symposia. There is better, there is stronger, there is more instructive, namely personal narrative, of people. It is everywhere, on the street, with neighbors, in the usages and words seen and heard every day. Historical narrative tells of two friendly peoples, who traveled a long road together for over two thousand years, who warred against the same invaders and who, renegeing on their friendship, turned their backs on each other and separated, enrolled by different parties. Personal narrative tells of two friendly communities, who traveled a long road together and who shared so much so well together – fortune and misfortune, recipes and secrets, jokes and tales – that they ended up resembling each other to the point where they became one, the Algerian people. And to their great misfortune, this people which united so successfully did the worst thing they could ever do and disunited.

It is a whole world that has ceased to exist. Now that memory is draining like a holed bucket, there remains deep in our hearts a sadness unlike any other: that of emptiness.

"Juifs d'Algérie", an exhibition running to January 27, 2013 at the Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, 71 rue du Temple, Paris 3^e. www.mahj.org